

# Qui est le loup dans Le Petit Chaperon rouge de Charles Perrault

Jean-Louis Benoit

▶ **To cite this version:**

Jean-Louis Benoit. Qui est le loup dans Le Petit Chaperon rouge de Charles Perrault. Buletinul Universitatii Petrol Gaze din Ploiesti (Roumanie), 2009, LXI (1), pp.159-163. halshs-00940602

**HAL Id: halshs-00940602**
**https://shs.hal.science/halshs-00940602**

Submitted on 2 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Qui est le loup dans *Le Petit Chaperon rouge* de Charles Perrault ?

Jean-Louis Benoit

Université de Bretagne-Sud, Lorient

**Résumé**

*Le conte célèbre* Le Petit Chaperon rouge *de Charles Perrault se présente comme un conte populaire traditionnel. Cependant quelques altérations du schéma habituel signalent un changement de registre. L'auteur réécrit ce texte avec une distance ironique, qui lui donne un sens second. Il s'amuse ainsi, tel le loup, à proposer divers chemins de lecture, aux enfants mais aussi à des lecteurs plus avisés.*

Perrault a écrit ses contes à la fin de sa vie pour réhabiliter la culture populaire française et montrer la supériorité de cette culture sur celle de l'Antiquité, aussi bien en ce qui concerne sa mythologie, sa morale, que sa littérature. Les *Contes* paraissent en 1697 en même temps que le dernier tome du *Parallèle des Anciens et des Modernes*. C'est pour lui un des arguments dans cette querelle où il défend la cause des modernes. C'est un des intérêts de ce texte de montrer comment un auteur classique cherche à jouer avec l'ambivalence d'un texte moulé dans la simplicité d'une forme naïve et populaire, mais subtilement relu et réécrit par un écrivain conscient de ses pouvoirs et désireux de marquer une distance critique, signe pour lui de sa modernité.

Apparemment le texte respecte les éléments traditionnels du conte, malgré de légères distorsions.
Comme pour la plupart des contes, la simplicité narrative est grande. C'est d'ailleurs sur les contes folkloriques que Wladimir Propp s'est appuyé pour définir le schéma narratif du récit.
On trouve ici les éléments de la structure habituelle :
Une situation initiale : Le premier paragraphe nous présente les personnages, la petite fille et sa mère.
Un élément modificateur : Sa mère l'envoie apporter une galette et un pot de beurre à sa grand-mère. Dans un bois elle rencontre un loup.
Les épreuves ou péripéties : La discussion entre le petit chaperon rouge et le loup. La traversée du bois. Le loup dévore la grand-mère. L'arrivée du petit chaperon rouge. La discussion avec le loup. Le petit chaperon rouge dans le lit.
L'élément de résolution. : Le loup dévore l'enfant.
Notons qu'il manque seulement la situation finale. La fin brutale est malheureuse, ce qui est relativement rare dans les contes. Elle n'est suivie surtout d'aucun prolongement qui vienne atténuer ce dénouement. Le conte se termine sur un abîme. La moralité est à tout point de vue extérieure au récit.
On trouve aussi les conventions habituelles concernant les personnages. Le schéma des actants est respecté. Un héros accomplit la quête d'un objet. Il rencontre des aides et des opposants. Ici le destinateur (qui envoie en mission) est la mère. L'héroïne est le petit chaperon rouge. Sa mission (ou sa quête) est d'apporter une galette et un pot de beurre à sa grand-mère, qui est aussi la destinataire. L'opposant est le loup, les aides sont inexistantes, si ce n'est les bûcherons qui retardent le drame, mais qui ne jouent aucun rôle dans l'histoire. Mais cette histoire déséquilibrée, où l'héroïne est une pure victime sans secours, peut se lire

de manière inverse comme celle du loup. Il serait le héros. Sa quête a pour objet de dévorer le petit chaperon rouge. La grand-mère constitue à la fois son opposante et son aide. L'intrigue entière repose sur sa ruse et ses aventures pour arriver à ses fins.
Le merveilleux est une composante essentielle des contes. Certes il est présent ici, mais il est discret. On n'y rencontre ni fée, ni métamorphose, ou plutôt la métamorphose est comme naturalisée. Elle devient un simple déguisement. Le seul élément merveilleux est donc la personnification relative du loup. Il est à demi humanisé puisqu'il parle (fort habilement d'ailleurs), mais il garde les caractéristiques animales de son espèce puisqu'il dévore les êtres humains. La forêt reste le lieu habituel du danger et de la rencontre du surnaturel inquiétant. Ici, on a une touche réaliste assez marquée avec des notations alimentaires qui rapprochent l'histoire et les personnages d'un quotidien rustique : la galette, le pot de beurre, la huche, le moulin. D'ailleurs l'héroïne est présentée comme une petite fille de village. Rien n'évoque le monde de la noblesse (roi, princesse) souvent présent dans les contes. Il ne s'agit pas non plus d'un Moyen Age de légende, mais d'un cadre familier, à la fois proche des contemporains de Perrault et immémorial, un terroir français, avec ses coutumes et son langage légèrement archaïsant (*Cherra,* futur du verbe *choir, mère-grand, compère* sont des termes sans doute déjà désuets à la fin du XVIIe siècle), sa vie de famille si simple, chargé d'un incontestable pouvoir de fascination.

Perrault donne à ce récit conventionnel, mais déjà légèrement altéré dans ses divers registres, une tonalité inquiétante. Plusieurs contes font peur. C'est une loi du genre. L'auteur s'emploie à la respecter avec un art consommé de l'intrigue. Le rythme du récit concourt à créer un climat d'angoisse progressif. L'histoire repose sur le double parcours du loup et de la petite fille dans le bois. L'un va très vite alors que l'autre flâne sur son chemin. La même phrase indique l'opposition entre les deux personnages : « Le loup se mit à courir… qu'elle rencontrait. » Deux propositions indépendantes symétriques rendent sensible la différence. La seconde est comme ralentie par le participe « s'amusant » qui régit plusieurs compléments. L'auteur joue sur cette opposition entre la lenteur et la vitesse. Dans cette forme brève qu'est le conte, certaines scènes sont mises en valeur, alors que d'autres moments de l'histoire sont escamotés. Les scènes importantes sont celles où le loup est présent : avec le petit chaperon rouge dans le bois, avec la grand-mère, avec le petit chaperon rouge, à nouveau, pour la dévorer. La dernière est, d'ailleurs, considérablement amplifiée. Elle fait plus d'une page, soit près de la moitié de la totalité du conte. Un crescendo tragique est mis en place. Le lecteur (l'enfant) est au courant du piège. Il en prévoit l'issue fatale qui tarde à se dessiner. Le ralenti final n'en est que plus insupportable. Le suspens est une attente impuissante dénouée en une terrible phrase conclusive.
Ces scènes ne sont pas occupées par des descriptions, mais par des dialogues. Ceux-ci sont marqués par une banalité rassurante, une naïve légèreté qui masquent un enjeu tragique. Le loup mène le jeu dans les trois scènes où il cache son intention et son identité sous des propos trompeurs et apparemment rassurants. Le langage participe du déguisement. Il sert à tromper et à tuer. Comme l'écrit Jean-Paul Sermain, c'est dangereux : « Dangereux, puisque le loup combine le talent de la parole à sa nature de loup dévorant et à un niveau plus ingénieux qui fait du loup un séducteur. Il faut savoir que prendre langue engage toujours, que le langage se prête à des usages indirects, rusés, que toute parole n'est pas à entendre à la lettre[1]. » Il y a aussi une gradation dans ces questions du petit chaperon rouge qui retarde, dans le même effet de crescendo, la vérité de l'ultime parole du loup. Le voile se déchire d'un coup, le masque de la parole hypocrite tombe au dernier moment. Les répétitions construisent une progression dramatique. La phrase clé (c'est le cas de le dire, prononcée par la grand-mère, puis reprise par le loup « tire la bobinette et la chevillette cherra ») présente la curiosité d'une

[1] J.P Sermain, *Le conte de fées, du classicisme aux lumières*, éditions Desjonquières, 2005, p.43

phrase initiatique. Elle est chargée de mystère, seul le lecteur sait qu'elle ouvre chaque fois la porte de la mort. Ici encore, la naïveté des propos, leur caractère banal, la touchante fraîcheur des diminutifs (Perrault use beaucoup de diminutifs, pour désigner ses personnages et divers objets[2]) voilent une dimension dramatique. L'omniprésence de la forme dialogique, outre qu'elle renvoie à la fiction d'oralité du conte, signale la question cruciale de l'opacité du langage.
Les personnages également sont ambigus. Leur caractérisation est sommaire comme dans tous les contes. L'auteur insiste sur la beauté exceptionnelle de la petite fille et sur l'amour que lui porte sa mère. Rien de très extraordinaire. Plusieurs contes nous présentent une très belle enfant : « La cadette…était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir… La pauvre enfant… » (*Les Fées*). Le petit chaperon rouge est aussi une « pauvre enfant ». L'âge n'est guère précisé. Petite fille ou jeune fille, la différence est floue. L'adjectif antéposé « pauvre » la désigne comme une victime pitoyable. Sa naïveté est soulignée. On la voit cueillir des noisettes et chasser des papillons. Un loup qui parle, cela fait partie des conventions du conte. Cependant, une remarque de l'auteur mérite qu'on s'interroge : « …qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un loup ». N'y a-t-il pas là une trace discrète d'ironie ? Il aime à rationaliser et à mettre en doute, avec humour ou ironie, les comportements de ses personnages. Il est possible qu'il veuille insinuer que cette ignorance est incompréhensible. Même les enfants savent qu'il ne faut pas parler à un loup ! Et si le petit chaperon rouge n'était pas si naïf que cela ? Elle accepte le jeu que lui propose le loup d'aller au plus vite chez la grand-mère, mais elle traîne en chemin. Elle ne le reconnaît pas dans le lit de sa grand-mère. Il semble que Perrault s'amuse de cette énorme invraisemblance. Le loup est évidemment un personnage négatif, mais il est lui-même très peu caractérisé. Il faut attendre la fin du texte pour trouver l'épithète convenue de « méchant ». « Compère » n'est pas péjoratif (La Fontaine l'utilise à propos du brochet). C'est plus sa ruse que sa cruauté qui est mise en valeur. L'auteur explique que s'il a dévoré si vite la « bonne femme », c'est qu'il n'avait pas mangé depuis plus de trois jours. Encore une rationalisation amusante sur l'appétit du loup qui confirme le ton décalé, léger de l'auteur, proche de l'humour.

Ce texte qui cherche tant à trouver une simplicité, un naturel, propre au genre et si appréciée des classiques, une simplicité qui parle au cœur des enfants, destinataires désignés des contes, est riche d'une troublante complexité.
On a pu donner de ce conte toutes sortes d'interprétations. Anatole France, dans un texte que nous n'avons pas pu retrouver, fait des contes folkloriques des mythes cosmiques qui décrivent les parcours des astres, la lutte de la nuit et du jour qui se disputent le ciel. Cela peut fonctionner pour ces personnages ou le chaperon de couleur rouge peut figurer la lumière naissante dévorée par le loup. Des psychanalystes ne manqueront pas de voir dans cette enfant qui échappe à sa mère pour rencontrer le loup l'histoire symbolique de la découverte de la sexualité. La grand-mère pouvant représenter les interdits abolis. L'oralité (on mange beaucoup dans ce conte : de la galette, une grand-mère et une enfant) est un thème important dans le développement psychologique de l'enfant et dans ses angoisses. Une lecture plus philosophique peut y voir une parabole de la vie humaine. Notons l'opposition récurrente entre le petit et le grand. Le chemin dans le bois que parcourt l'enfant entre la maison de la mère et celle de la grand-mère évoque, à travers ces trois âges, le chemin de la vie et ses périls. La vision de la vie est alors assez tragique. Le loup représente le Mal (dans l'Évangile il est même assimilé au Diable). Ici, il s'agit d'une marche inéluctable vers la mort. Le Mal l'emporte sans coup férir. Ce qui frappe, c'est l'absence de secours. Le monde des contes est

[2] Yvan Loskoutoff, « Le diminutif dans les contes de Perrault », dans *Tricentenaire Charles Perrault. Les grands contes du XVIIeme et leur fortune littéraire*, sous la direction de Jean Perrot, Inpress, collection lecture d'enfance, 1998, p.48.

un monde sans Dieu. On y rencontre quelques fées. Perrault a voulu le christianiser par quelques références chrétiennes. On voit ainsi l'épouse de Barbe Bleue condamnée à mort supplier son mari de lui accorder un peu de temps pour prier Dieu. Bien lui en prend. Elle sera exaucée et sauvée par la venue de ses frères : « Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères… » Ici nul Rédempteur pour arracher le petit chaperon rouge aux griffes du Mal. L'être humain semble livré à ses passions, à ses erreurs, à ses ennemis, sans espoir de salut.

On pourrait se rassurer en se raccrochant à la morale que propose le texte. Le conte se veut un exemple de ces « contes de mise en garde » où l'on raconte les malheurs d'un personnage pour mettre en garde le lecteur contre ses erreurs et éviter ainsi les périls qu'ils entraînent. La moralité que Perrault propose de ses contes est toujours limitée. Elle est parfois fantaisiste, donnée *cum grano salis*, pour faire sourire le lecteur. Il lui arrive d'en donner plusieurs. Ici il cherche à donner une leçon de morale aux jeunes filles. Il faut se méfier des séducteurs qui courtisent habilement les jeunes filles. Ce sont des loups hypocrites et dangereux. Ce faisant, il explicite le contenu sexuel latent du conte. Il invite ainsi à relire le texte dans cette optique. D'ailleurs, il ne manque pas de suggérer cette lecture par divers indices. Le loup est le seul personnage masculin. Le petit chaperon rouge, dont l'innocence est mise en doute, donne rendez-vous au loup, elle se déshabille et s'introduit dans son lit. Les questions et les réponses ont un petit air de badinage amoureux. Si le petit chaperon rouge est une enfant naïve, Perrault n'est pas un auteur naïf. Il se complaît à ces suggestions presque grivoises. Il est coutumier du fait. Il nous explique, par exemple, que la Belle au bois dormant, qui se marie avec son prince le jour même de son réveil, après avoir dormi cent ans, n'eut guère sommeil pendant sa nuit de noces : « …et après souper, sans perdre de temps, le grand Aumônier les maria dans la Chapelle du Château et la Dame d'honneur leur tira le rideau ; ils dormirent peu, la princesse n'en avait pas grand besoin… ». La moralité de Perrault reste valable dans l'absolu, mais elle s'applique mal au texte qui ne l'illustre guère. Soit le petit chaperon rouge n'est pas innocente (tout le monde, même un enfant, sait qu'on ne parle pas à un loup et qu'on ne lui donne pas rendez-vous) et elle est coupable de complicité. Soit elle est innocente, et, alors, la fin, parfaitement immorale, voit le triomphe du Mal sur une pauvre victime qui n'a commis aucune faute. Dans ce cas, on n'est plus dans le conte de mise en garde qui nous présente un héros qui commet une infraction.

Le loup est omniscient, il voit tout, prévoit tout, il organise l'intrigue qui réussit à merveille. Il manipule les autres personnages, se les approprie, contrefait leur voix, les assimile, les dévore, prend leur place. Il est la figure exacte de l'auteur. La grand-mère est la dépositaire de ces contes populaires, intitulés C*ontes de ma mère l'oye.* En la dévorant le loup narrateur prend sa voix et prend possession de ses récits traditionnels. Le loup propose, dans l'histoire, au petit chaperon rouge, un double parcours : le chemin qu'emprunte l'enfant, plein de fleurs et de papillons, et le chemin plus rapide qu'il emprunte lui-même. C'est là encore un symbole de la double lecture qu'il propose à ses contes, une pour les enfants, à qui il prétend s'adresser et une pour les lecteurs adultes à qui il adresse des clins d'œil malicieux. C'est bien un jeu que propose le loup à son lecteur.

Charles Perrault réécrit des contes populaires avec un détachement ironique. La moralité en vers signale bien la nécessité de les interpréter. Elle matérialise le double sens du texte, mais n'épuise pas son contenu et parfois le réduit plaisamment. Il existe bien deux lectures du texte : une lecture naïve à laquelle il est loisible de s'abandonner. Elle est cohérente. Elle est permet de retrouver ou de garder l'innocence émerveillée de l'enfance. Une lecture seconde plus détachée, ironique et critique, qui annonce celle des Lumières, celle où s'expérimente la modernité. Cela rejoint la conclusion de Jean-Paul Sermain : « Le lecteur découvre dans le conte sa propre historicité, en prenant la mesure de son écart avec le passé. L'écrivain qui

semble s'abolir dans l'irrationnel, le populaire, l'enfantin du conte marque ainsi l'étendue de son pouvoir et de sa création. Avec lui la littérature moderne triomphe[3]. »

**Bibliographie**

Perrault, Charles, *Contes*, Paris : Garnier Flammarion, 1997.
Sermain, J.P., *Le conte de fées, du classicisme aux lumières*, Paris : éditions Desjonquières, 2005.
Loskoutoff, Y. « Le diminutif dans les contes de Perrault », dans *Tricentenaire Charles Perrault, les grands contes du XVIIe siècle et leur fortune littéraire*, Paris : Inpress, collection lecture d'enfance, 1998.

[3] J.P. Sermain, *op. cit.* , p. 42.